

Épître de Paul aux Romains, chapitre 15, versets 13 à 16

Ce n'est pas tous les jours que l'on célèbre le bicentenaire d'un Temple, qui plus est le dimanche de la Réformation. Et c'est pourquoi sans doute, le conseil presbytéral a choisi de faire de cet événement l'occasion d'une réflexion, non seulement sur le passé, mais également sur le présent de la communauté protestante de ce secteur, et plus largement peut-être, sur ce que signifie témoigner de l'Évangile au XXI^e siècle, ici, dans ce secteur à l'histoire si riche. Et je suis honoré d'avoir été invité à participer à cette réflexion : voilà 40 ans exactement (c'était en 1983 !), que je mettais les pieds pour la première fois dans cette paroisse et que je prêchais dans ce Temple. Beaucoup de souvenirs heureux, de découvertes, de rencontres, d'échanges... Et aussi, sur cette période, tant d'évolutions, de changements. De visages anciens et nouveaux. Mais aussi de visages qui appartiennent aujourd'hui à notre mémoire, de frères et sœurs disparus, qui reposent en paix dans l'attente de la Résurrection. Oui, de ces visages-là, comme de ce passé si riche, il ne nous reste que la mémoire.

Cette mémoire que l'apôtre Paul nous invite à « réveiller ». C'est justement ce que nous essayons de faire en ce jour où nous fêtons le bicentenaire de ce Temple et la naissance de la Réforme. « Réveillez votre mémoire ». C'est une invitation qui paraîtrait presque superflue aujourd'hui tant on ne cesse, à toute occasion de nous parler du « devoir de mémoire ». Qui plus est, en cette affaire, les protestants n'ont-ils pas besoin qu'on les exhorte à « réveiller » leur mémoire : les « musées protestants » se multiplient, les « maisons du protestantisme » aussi — dont celle d'Arvert — rappelant les hauts faits du passé, heures sombres et glorieuses d'un protestantisme garant de la mémoire de ses ancêtres. Certes. Mais la véritable question n'est pas tant de se souvenir que de se demander : de quoi avons-nous réellement besoin de nous souvenir ? Car, si l'on y réfléchit, c'est souvent ce qui est très présent à notre esprit dont on ne cesse de se souvenir, qu'on ne cesse de rappeler jusque parfois fatiguer notre entourage. À l'inverse, il y a des choses qu'on oublie et qui pourtant sont essentielles pour nous. Or c'est de celles-là qu'il faudrait se souvenir. Plus exactement, c'est de celles-là dont il faut « réveiller » la mémoire.

Car, voyez-vous, ce n'est pas ce dont on se souvient constamment, facilement, avec plaisir ou par devoir, ce n'est pas cela qui agit le plus en nous. Non. Ce qui agit le plus en nous, à notre insu, c'est ce que nous avons oublié. Car, même s'il n'est plus présent directement à notre mémoire — c'est-à-dire s'il a été refoulé — le passé n'est jamais absent de notre existence. Il continue d'agir secrètement en nous, à notre insu. Que nous le voulions ou non, le passé, notre passé personnel, celui de notre nation, de notre famille, de notre église, est une présence que rien ne peut déloger, alors même qu'il brille parfois par son absence apparente, alors même qu'il paraît révolu. L'oubli peut certes l'emporter sur la mémoire vive dans le cœur des citoyens d'un pays, des membres d'une famille, d'une église, dans une vie personnelle ; mais cet oubli ne signifie jamais effacement des événements advenus. Ceux-ci restent présents et agissent en nous d'une autre manière. Ainsi l'oubli est-il le lieu de l'intime et, étonnamment, de l'inoubliable, pour le meilleur comme pour le pire.

Oui, la condition humaine est basée sur l'oubli, non sur la mémoire vive comme on le prétend toujours. Ce que nous portons en nous, parfois sans le savoir, enfoui, comme une marque ancienne, comme une présence à notre insu, comme un événement oublié, ne cesse de conduire notre vie et notre histoire. Rien de plus présent, pour le meilleur ou le pire, que ce que nous avons oublié et qui pourtant

est arrivé, qui est survenu, qui est déposé, là, quelque part en nous. Le plus important dans notre vie, ce n'est pas ce que nous savons, mais ce dont nous portons la trace sans le savoir.

Certes, on fait mémoire, on se souvient, on relit son histoire collective et personnelle. On égrène des dates. On retrace des faits. Mais la mémoire pieusement entretenue des temps anciens peut n'être qu'un miroir au moyen duquel nous nous interrogeons sur notre beauté passée, en quête angoissée d'une identité aujourd'hui fragilisée. La mémoire du passé est, en effet, souvent nostalgique, ce regret mélancolique des choses révolues, de ce qu'on n'a pas connu. Cette galerie de héros, tous plus ou moins auréolés de vertus que nous souhaiterions —mais est-ce vrai ?— voir reflleurir au milieu de nous. Et je vous épargnerai l'énumération de ces nostalgies bien protestantes. Vous les connaissez autant que moi, elles nous sont familières et nous entourent en ce lieu.

Ce « faire mémoire » dont je concède qu'il est parfois agréable comme un baume que l'on passe pour reposer un corps fatigué, ce « faire mémoire » quelque peu trompeur —car embellissant le passé à outrance et masquant les périodes plus sombres— est souvent synonyme de démission dans le présent. « Ne dis pas —affirmait déjà l'Ecclésiaste il y plus de 2500 ans— : comment se fait-il que les temps anciens aient été meilleurs que ceux-ci ? Ce n'est pas la sagesse qui te fait poser cette question » (Ec 7,10). Oui, chers amis, « faire mémoire » occulte parfois l'essentiel, la vraie question, celle que l'on a parfois oublié et qui continue, au plus profond de notre être, de ne cesser de se poser à nous, comme croyant et comme église. C'est cette question-là qu'il nous faut sans cesse poser, *se* poser : la mémoire de ce qui nous est advenu et que nous avons oublié. Or, dès lors qu'il s'agit de ce qui touche à l'église, ce dont il faut réveiller la mémoire, ce qui nous est advenu, et que trop souvent nous avons oublié, ce ne sont pas d'abord les souvenirs du passé. Non. Ce dont il faut réveiller la mémoire, c'est une parole de bénédiction, une parole de grâce, une promesse. Et cette parole, cette promesse a un nom, inscrit depuis notre baptême au plus profond de chacun de nous : le Christ.

Or, il se pourrait parfois que l'appel constant à la mémoire, la célébration sans fin d'anniversaires, occulte ce nom du Christ en nous. Que cet appel constant à la mémoire soit bien plutôt la marque d'une identité inquiète et d'une recherche d'un fondement plus sûr sur lequel édifier une nation, un peuple, une église. Il s'agit alors de retrouver un socle, de se reconstruire une généalogie fiable, une sécurité. Or, on doit ici rétorquer, au nom de l'Évangile, que l'identité ne se réduit pas aux généalogies, aux racines, à l'histoire, ni bien sûr à la nationalité. L'identité appartient à ce que l'on ne peut tenir en main. Elle est indéchiffrable. Elle ne se prouve pas, ne s'achète pas, ne se décrète pas. Ce que je suis de manière ultime, en dernière instance, je ne peux l'inscrire dans aucune mémoire collective. Au plan de la foi, faire mémoire de son identité c'est donc se souvenir que ce qui fait un sujet, c'est une parole oubliée, enfouie quelque part, la trace du Christ qui est venu pour chacun, pour que chacun soit aimé inconditionnellement. La Cène que nous allons célébrer tout à l'heure, illustre cette conviction, elle fait mémoire en l'attestant toujours à nouveau comme une Bonne Nouvelle adressée à toute femme, à tout homme. Elle est un signe qui atteste que, en amont de notre vie, Dieu nous dit « oui ».

Or, ce « oui », cet amour de Dieu, est un acte qui n'autorise aucune mainmise par le savoir, par le pouvoir, par un groupe de pression, ou par un quelconque acte de mémoire. Comment, en effet, se souvenir de l'acte premier, du geste inaugural, de la parole initiale, qui a signifié pour nous que notre existence était désirée, que quelqu'un était joyeux de nous voir vivre, que quelqu'un a trouvé cela bon ? Comment faire mémoire de ce qui a précédé tout ce que nous avons pu dire ou faire ? Comment faire mémoire de cette Parole qui était au commencement de toutes choses ? Et pourtant sans cela rien n'aurait

été possible. Et bien, c'est de cet immémorial dont il faut faire mémoire ! Et cela, personne ne peut l'effacer parce que ce n'est à la disposition d'aucune volonté humaine ; c'est une marque oubliée, déposée on ne sait où, dessinée d'un trait invisible dans notre vie. Faire mémoire de cela, c'est seulement en percevoir les effets dans notre existence et dans notre histoire. Et les effets en sont peut-être effectivement visibles dans la mémoire d'une communauté protestante, ici dans ce secteur, fragile mais vivante d'une liberté reçue, d'une capacité à affronter le cours de l'histoire, vivante dans un refus d'être réduite à l'esclavage et ouverte de façon critique au monde qui l'entoure.

« Faire mémoire » ce n'est donc pas simplement garder le souvenir conscient des êtres, des choses, des événements. Ce n'est pas seulement réactualiser l'ancien. C'est aussi, faire mémoire de ce que l'on ne peut ni dire, ni décrire, ni cerner, mais qui nous a touché au plus profond, qui appartient peut-être à l'oubli et qui pourtant demeure inoubliable. Pour le chrétien, il s'agit de faire acte de mémoire de ce qui ne peut être daté, de ce qui ne s'écrit sur aucun calendrier parce que c'est hier, c'est aujourd'hui, c'est demain. C'est toujours. Tous les jours. Alors même que la mort et la résurrection du Christ a eu lieu une fois pour toute, le peuple chrétien est rassemblé dans la mémoire d'un événement dont chacun porte la marque indélébile et dont chacun, à chaque instant et dans la foi, peut toujours à nouveau devenir le contemporain. Un événement, une présence qui est advenue dans notre vie sans que l'on sache vraiment ni quand, ni où, ni comment... sauf à prétendre réduire la grâce de Dieu à ce que nous en discernons dans les aléas de notre existence. Un événement qui est éminemment singulier et qui est, en même temps universel, qui rassemble les croyants d'hier, d'aujourd'hui, de demain.

Comment faire mémoire de cette Parole qui était au commencement de toutes ? Cela serait définitivement impossible si cette Parole n'était venue habiter parmi nous, si elle n'était venue vivre notre histoire, si elle n'était devenue chair, dressant sa tente au milieu de notre monde (cf. Jn 1,14). De cette Parole de Dieu qu'est le Christ il est possible de « faire mémoire ». Et si l'identité protestante s'enracine dans la mémoire, il ne peut s'agir que de cette mémoire-là, la mémoire du passage du Christ dans nos vies de femmes et d'hommes depuis les premiers Réformateurs jusqu'à aujourd'hui, dans les communautés et paroisses d'où nous venons et où nous vivons. Peut-être sommes-nous aujourd'hui trop préoccupés par un « devoir de mémoire » qui se focalise sur des événements historiquement datables mais dont nous oublions ce qui les fonde, cette Parole qui en est à l'origine. N'est-il pas alors temps de remémorer cet oubli, n'est-il pas temps pour chacun de nous de faire-mémoire véritable de ce passage du Christ dans nos histoires personnelles et communautaires ? N'est-il pas temps, comme le dit l'Apôtre Paul de « réveiller notre mémoire » (Rm 15,15), de la réveiller à l'essentiel, c'est-à-dire au Christ lui-même compagnon discret mais fidèle, jusqu'au bout de chacune de nos routes dont nous ignorons le terme mais que nous poursuivons assurés de sa fidélité ?

Frères et sœurs, de cette mémoire-là, la mémoire d'un amour premier et dernier qui nous a été offert, notre monde comme nous-mêmes avons plus que jamais besoin de nous souvenir !

Amen